

## Alerte rouge

### *L'erreur boréale* de Richard Desjardins et Robert Monderie

Philippe Gajan

Numéro 96, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24918ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (1999). Compte rendu de [Alerte rouge / *L'erreur boréale* de Richard Desjardins et Robert Monderie]. *24 images*, (96), 36–37.

## L'erreur boréale

de Richard Desjardins  
et Robert Monderie

### ALERTE ROUGE

PAR PHILIPPE GAJAN

au nord. Il ne faut pas se voiler la face, la situation est très grave. En fait, il faudrait réagir aujourd'hui en commençant par une analyse précise de la foresterie. Mais attention, historiquement, la collusion entre les grosses compagnies et le gouvernement est trop importante pour que ce dernier se retrouve en position d'arbitre dans cette enquête à mener sur les méthodes forestières et les calculs prévisionnels. L'évaluation des instruments doit échapper à son contrôle. Je pense à l'UNESCO, par exemple, ou au moins au vérificateur général. Notre forêt est un patrimoine mondial, et nous en avons la responsabilité.

Donc, il faut d'abord commencer par une analyse, une analyse externe. Ensuite il faudra renégocier le contrat collectif en incluant dans la discussion l'ensemble des utilisateurs de la forêt en commençant par les forestiers eux-mêmes, bien sûr. Je ne suis pas contre le fait que l'on produise du bois, mon piano et ma guitare sont en bois. Mais cette renégociation doit tenir compte au premier chef de cette loi fondamentale qui dit que la forêt est publique. Publique, cela veut dire qu'elle appartient aux pourvoyeurs, aux promeneurs, aux autochtones, mais aussi et, c'est très important, aux héritiers, ceux qui vont être là dans une, deux, trois générations. La forêt leur appartient. On leur impose déjà un fardeau financier, celui de réaliser des travaux sylvicoles dans quarante ans. Rien ne nous dit qu'ils voudront le faire, ou encore qu'ils auront la capacité financière de le faire.

*D'ailleurs un aspect important du film est de ne pas nier la modernité, les besoins en papier ou en bois de nos sociétés.*

C'est évident que c'est important. Il y a des villes qui vivent de ces ressources. Mais est-ce qu'elles pourront en vivre encore longtemps? Le film n'aborde pas réellement l'aspect économique. Où va l'argent? La forêt, c'est dix milliards de revenus d'exportation. Ce qui est retourné en forêt, sous forme de travaux sylvicoles, ne représente que cent cinquante millions, 1,5 %. C'est un non-sens! Et ce pourcentage est resté à peu près constant ces cinquante dernières années.

*Et en même temps, on a l'impression d'une accélération du processus de destruction.*

Certainement. Une abatteuse abat 30 000 arbres par semaine. Mais le véritable problème est politique. La première fois que mon père m'a amené voir la coupe à blanc en arrière du lac, je lui ai demandé ce qu'il fallait faire. Il m'a répondu que c'était politique. Alors, on va en faire de la politique!

*Que pensez-vous du documentaire au Québec et de ce sentiment qu'en général, il est moins engagé qu'il a pu l'être dans les années 70?*

D'abord, je dois dire que j'en vois peu. Mais cette situation est mondiale, je pense. Elle est liée à la prise de contrôle des médias. Il y avait, à l'époque, une certaine anarchie dans l'univers médiatique mondial. C'est-à-dire qu'il y avait de la place pour à peu près toutes les opinions. Mais, tranquillement, le contrôle s'est resserré, il y a eu une intégration verticale qui fait qu'aujourd'hui, autour de trois compagnies majeures, Murdoch, Times-Warner, BMG, possèdent l'ensemble des médias. La philosophie de cette mainmise s'est précisée avec le temps, et ce, jusqu'au niveau local, jusqu'aux petits postes de radio.

(Suite à la page 38)

**A**vant tout, *L'erreur boréale* fait l'effet d'un douloureux réveil après un long engourdissement. C'est le film d'une beauté révélée, à ceci près qu'il emprunte la forme d'un monument funéraire à la forêt défunte. Le sentiment est d'autant plus fort que cette beauté nous crevait les yeux, comme un grand pan de notre imaginaire collectif, et que nous n'avons pas su voir les signes avant-coureurs de sa disparition. Desjardins et Monderie parlent de la déforestation, et c'est comme s'ils mettaient à jour notre décérébration, notre incapacité à voir l'évidence ou pire encore la facilité déconcertante avec laquelle ils nous ont bernés. Ils, c'est le gouvernement (le bon dieu, comme dirait ironiquement Desjardins) qui a cédé pouce par pouce cette forêt boréale aux grosses compagnies (le diable). Ce sont ces grosses compagnies qui ont accaparé notre héritage, ce domaine public, au nom du sacro-saint profit. Ils, ce sont encore les médias qui n'ont pas su exercer leur pouvoir de dénonciation, ces médias asservis par les Pierre Péladeau, écorché au passage, ou encore ceux qui trahissent la mémoire. La mémoire: justement, le film s'ouvre avec le père de Richard Desjardins, technicien forestier toute sa vie. De son temps, «on pouvait bûcher trois fois au même endroit en une vie d'homme».

Mais il ne sera pas tant question de mémoire dans le film que de demain, comme s'il fallait faire vite, comme si la menace était si grande que le temps manquait pour s'apitoyer sur un passé révolu, comme s'il n'y avait pas de place ici pour la nostalgie. Alors Desjardins, l'espace d'un instant, dépose sa casquette de poète militant et endosse le rôle de guide. Au propre comme au figuré, il nous invite à pénétrer dans ce qui risque de n'être bientôt plus qu'un sanctuaire. «Le décor autour a dix mille ans.



Ces arbres immenses qui se livrent à une danse sépulcrale sous les coups de bûche des «abatteuses».

Depuis la dernière glaciation. J'aimerais vous expliquer pourquoi il est menacé de disparition par ce qu'on appelle la déforestation. Allons-y doucement.» Doucement, loin des grands coups de gueule, avec la tranquille assurance de ceux qui ont raison, de ceux qui savent, ou plutôt de ceux qui ont découvert une vérité et qui ravalent une froide colère pour se lancer avec lucidité à l'assaut du mur du silence. Doucement, alors que le film est habité de la première à la dernière seconde par un sentiment d'urgence. Doucement enfin, parce que les cinéastes savent que c'est de cette manière qu'ils seront pris au sérieux.

Desjardins et Monderie ont abattu un travail préliminaire considérable pour rassembler les témoignages que livre *L'erreur boréale*, ceux de fonctionnaires comme de pourvoyeurs, tous des professionnels de la forêt. Et puis là, derrière ces discours, en contrepoint, il y a ces images porteuses d'une infinie tristesse qui étreignent le spectateur. Ce dernier a, dès lors, le sentiment d'assister à la lecture du plus beau poème sur la mort qu'il lui ait jamais été donné d'entendre: ces arbres immenses qui se livrent à une danse sépulcrale sous les coups de bûche des «abatteuses», ces panoramas d'étendues désertiques à perte de vue, ce témoignage d'un pilote d'avion qui avoue faire un détour de trente minutes pour éviter ce spectacle de désolation aux touristes venus jouir, dans l'ignorance, des beautés de la forêt boréale. *L'erreur*

*boréale* est un document poignant, intense, une étrange alchimie entre un propos mesuré, qui sonne juste, et une image poétiquement habitée.

Mais il est aussi acéré comme la lame aiguisée d'un couteau. Quelque part, en sourdine, au-delà de l'implacable constat, il y a l'embryon d'une révolte. Le film ne peut qu'avoir un effet de ralliement, comme si toutes les voix, tous ces témoignages dramatiques lancés à la manière de bouteilles à la mer, avaient enfin trouvé refuge sur un rivage accueillant, ouvert à leur supplique. Et c'est le patient travail des documentaristes qui a permis de dérouler cet écheveau. Les témoignages s'enchaînent, ricochent l'un sur l'autre et font boule de neige. Ils se renforcent mutuellement avec l'amorce de la certitude d'être enfin entendus. Comment pourrait-il en être autrement alors que soudain cette catastrophe écologique livre peu à peu ses aspects d'enjeu collectif? *L'erreur boréale* est un grand film de société, car pour parler de la forêt il a su adopter le ton de la modernité. L'être humain, et peut-être en premier lieu le spectateur, devient la victime de ces coupes à blanc, alors que sous ses yeux disparaît une partie de lui-même. En estropiant la forêt, semblent nous dire les documentaristes, c'est nous-mêmes qu'on ampute. *L'erreur boréale* est aussi là pour déchirer le voile qui nous aveuglait et c'est pour cela qu'il ne laissera personne indifférent, encore moins peut-être les citoyens qui auraient oublié jusqu'à l'odeur

des sous-bois. Car ceux-là n'ont même plus la possibilité de se souvenir. Et le film se fait exhortation, celle de reprendre en main notre environnement, un vibrant appel à la responsabilité de chacun face à un drame qui touche ce qui est inscrit au plus profond de notre mémoire.

Chassez le naturel, il revient au galop. Un instant, on aurait pu croire que les poètes Desjardins et Monderie avaient délaissé leur art. Mais la forme didactique, la démonstration dans leurs mains se transforme en une ample geste épique, une geste du réel, ancrée dans une problématique actuelle. Peut-être même est-ce cette même geste qui se poursuit depuis *Comme des chiens en pacage*. Encore une fois les deux hommes dénoncent l'exploitation, celle de la forêt, mais c'est bien de l'exploitation du plus grand nombre par quelques nantis qu'il s'agit. Et bien sûr, la relation entre les auteurs et leur Abitibi natale est là, bien au centre du film: de cet amour naît la force du propos, celle de la parole comme celle de l'image. ■

#### L'ERREUR BORÉALE

Québec 1999. Ré.: Richard Desjardins et Robert Monderie. Scé.: Richard Desjardins. Rech.: Robert Monderie. Ph.: Jacques Leduc. Mont.: Alain Bellhumeur. Mus.: Jean-François Groulx, Benoit Groulx. Conception sonore: Sylvain Bellemare, Claude Beaugrand. Prod.: Bernadette Payeur (ACPAV) et Éric Michel (ONF). 70 minutes. Couleur. Dist.: Cinéma Libre/ONF.